

CHAPITRE V.

Vieille Ville-Bleue. — Quartier des tanneurs. — Fourberie des marchands chinois. *Hôtel des Trois-Perfections*. — Exploitation des Tartares par les Chinois. — Maison de change. — Faux monnayeur mongol. — Achat de deux robes en peau de mouton. — Place pour le commerce des chameaux. — Usages des chameliers. — Assassinat d'un grand Lama de la Ville-Bleue. — Insurrection des lamaseres. — Négociation entre la cour de Péking et celle de Lha-Ssa. — Lamas à domicile. — Lamas vagabonds. — Lamas en communauté. — Politique de la dynastie manchoue à l'égard des lamaseres. — Rencontre d'un Lama thibétain. — Départ de la Ville-Bleue.

De la ville manchoue à la vieille Ville-Bleue, nous eûmes tout au plus pour une demi-heure de marche. Nous y arrivâmes par un large chemin, pratiqué entre de vastes jardins potagers qui environnent la ville. A l'exception des lamaseres, qui s'élèvent au-dessus des autres bâtiments, on ne voit qu'un immense ramassis de maisons et de boutiques pressées sans ordre les unes contre les autres. Les remparts de la vieille ville existent encore dans toute leur intégrité ; mais le trop plein de la population a été obligé de les franchir. Insensiblement de nombreuses maisons ont été bâties au dehors, de grands quartiers se sont formés ; et maintenant l'extramuros a acquis plus d'importance que la ville même.

Nous entrâmes d'abord par une assez large rue, qui ne nous présenta de remarquable qu'une grande la-

maserie appelée la lamaserie des Cinq-Tours (1). Elle porte ce nom à cause d'une belle tour carrée qui s'élève à la partie septentrionale de l'édifice. Le sommet de cette haute tour sert de base à cinq autres tourelles terminées en flèche ; celle du milieu est très-élevée, et va, pour ainsi parler, se perdre dans les nues. Les quatre autres, égales entre elles, mais moins hautes que la première, sont assises sur les quatre coins, et servent comme d'accompagnement à la grande flèche du centre.

Immédiatement après la lamaserie, la rue que nous suivions finit tout à coup, et nous n'eûmes plus, à droite et à gauche, que deux ruelles de misérable apparence. Nous choisîmes celle qui nous parut la moins sale, et nous avançâmes d'abord assez facilement ; mais plus nous allions en avant, plus elle devenait boueuse ; bientôt ce ne fut plus qu'une longue fondrière remplie d'une fange noire et suffocante de puanteur. Nous étions dans la rue des tanneurs ; nous avançons à petits pas et frissonnant sans cesse ; car le bourbeux liquide, tantôt cachait une grosse pierre sur laquelle il fallait monter avec effort, tantôt recouvrait un creux dans lequel nous nous enfoncions subitement. Nous n'eûmes pas fait cinquante pas, que nos animaux furent couverts de boue et tout ruisselants de sueur. Pour comble d'infortune, nous entendîmes au loin devant nous pousser de grandes clameurs ; c'étaient les cavaliers et des voituriers qui s'approchaient par des tortuosités de la même ruelle, et avertissaient, par leurs cris, d'attendre qu'ils fussent passés, avant de s'engager dans le même chemin. Re-

(1) Ce n'est pas la fameuse lamaserie des Cinq-Tours dont nous avons déjà parlé, et qui se trouve dans la province du *Chan-Si*.

culer ou se ranger à l'écart, était pour nous chose impossible ; nous nous mîmes donc aussi de notre côté à pousser de grands cris, et nous continuâmes à marcher toujours en avant, attendant avec anxiété la fin de la pièce. A un détour de la ruelle le dénouement eut lieu ; à la vue de nos chameaux, les chevaux s'épouvantèrent, firent volte-face, se jetèrent les uns sur les autres, et se précipitèrent par tous les passages qui leur présentaient une issue. De cette manière, grâce à nos bêtes de somme, nous continuâmes notre route sans être obligés de céder le pas à personne, et nous arrivâmes enfin, sans aucun fâcheux accident, dans une rue assez spacieuse, et bordée de belles boutiques.

Nous regardions incessamment de côté et d'autre, dans l'espoir de découvrir une auberge ; mais c'était toujours en vain ; il est d'usage dans les grandes villes du nord de la Chine et de la Tartarie, que chaque hôtellerie ne loge exclusivement qu'une sorte de voyageurs. Les unes sont pour les marchands de grains, les autres pour les marchands de chevaux, etc. Toutes ont leurs pratiques, suivant la nature de leur commerce, et ferment leur porte à tout ce qui n'est pas du même ressort. Il n'y a qu'une espèce d'auberge qui loge les simples voyageurs ; on la nomme auberge des hôtes passagers. C'était celle qui nous convenait ; mais nous avions beau marcher, nous n'en trouvions nulle part. Nous nous arrêtâmes un instant, pour demander aux passants de vouloir bien nous indiquer une auberge des hôtes passagers ; aussitôt nous vîmes venir à nous avec empressement un jeune homme qui s'était élancé du fond d'une boutique. — Vous cherchez une auberge, nous dit-il,

oh ! souffrez que je vous conduise moi-même ; et à l'instant il se mit à marcher avec nous. — Vous trouveriez difficilement l'auberge qui vous convient dans cette Ville-Bleue. Les hommes sont innombrables ici ; il y en a de bons, il y en a de mauvais ; n'est-ce pas, Seigneurs Lamas, que les choses sont comme je dis ? Les hommes ne sont pas tous de la même manière ; et qui ne sait que les méchants sont toujours plus nombreux que les bons ? Tenez, que je vous dise une parole qui sorte du fond du cœur ! Dans la Ville-Bleue on trouverait difficilement un homme qui se laisse conduire par la conscience ; et pourtant cette conscience, c'est un trésor... Vous autres Tartares, vous savez ce que c'est que la conscience. Moi, je les connais depuis longtemps les Tartares ; ils sont bons, ils ont le cœur droit. Mais nous autres Chinois, ce n'est pas comme cela ; nous sommes méchants, nous sommes fourbes : à peine sur dix mille Chinois pourrait-on en trouver un seul qui suive la conscience. Dans cette Ville-Bleue presque tout le monde fait métier de tromper les Tartares, et de s'emparer de leur argent.

Pendant que ce jeune Chinois aux manières dégagées et élégantes nous débitait avec volubilité toutes ces belles paroles, il allait de l'un à l'autre, tantôt nous offrant du tabac à priser, tantôt nous frappant doucement sur l'épaule en signe de camaraderie ; quelquefois il prenait nos chevaux par la bride, et voulait lui-même les traîner. Mais toutes ces prévenances ne lui faisaient pas perdre de vue nos deux grosses caisses que portait un chameau. Les vives ceillades qu'il y lançait de temps en temps, nous disaient assez qu'il se préoccupait beaucoup

de ce qu'elles pouvaient contenir ; il se figurait qu'elles étaient remplies de précieuses marchandises, dont il ferait aisément le monopole. Il y avait déjà près d'une heure que nous allions dans tous les sens, et nous n'arrivions jamais à cette auberge qu'on nous promettait avait tant d'emphase. — Nous sommes fâchés, dîmes-nous à notre conducteur, de te voir prendre tant de peine, si encore nous savions clairement où tu nous mènes. — Laissez-moi faire, laissez-moi faire, Messieurs, je vous conduis dans une bonne, dans une excellente auberge, ne dites pas que je me donne beaucoup de peine, ne prononcez pas de ces paroles. Tenez, ces paroles me font rougir ; comment, est-ce que nous ne sommes pas tous frères ? Que signifie cette différence de Tartares et de Chinois ? La langue n'est pas la même, les habits ne se ressemblent pas ; mais nous savons que les hommes n'ont qu'un seul cœur, une seule conscience, une règle invariable de justice... Tenez, attendez-moi un instant, dans un instant je suis auprès de vous, Messieurs..., et il disparut comme un trait dans une boutique voisine. Il revient bientôt, en nous faisant mille excuses de nous avoir fait attendre. — Vous êtes bien fatigués, n'est-ce pas ? oh ! cela se conçoit ; quand on est en route, c'est toujours comme cela. Ce n'est jamais comme quand on se trouve dans sa propre famille. — Tandis qu'il parlait ainsi, nous fûmes accostés par un autre Chinois ; il n'avait pas la figure joyeuse et épanouie du premier ; il était maigre et décharné ; ses lèvres minces et pincées, ses petits yeux noirs enfoncés dans leurs orbites donnaient à sa physionomie une expression remarquable de rouerie. — Seigneurs Lamas, nous dit-il, vous êtes

done arrivés aujourd'hui ? C'est bien, c'est bien. Vous avez fait route en paix ;... ah ! c'est bien. Vos chameaux sont magnifiques ; vous avez dû voyager promptement et heureusement. Enfin vous êtes arrivés, c'est bien... *Se-Eul*, dit-il à l'estafier qui s'était le premier emparé de nous, tu conduis ces nobles Tartares dans une auberge, c'est bien. Prends bien garde que l'auberge soit bonne ; il faut les conduire à l'*Auberge de l'équité éternelle*. — C'est précisément là que nous allons. — A merveille ; l'aubergiste est un de mes grands amis. Il ne sera pas inutile que j'y aille ; je recommanderai bien ces nobles Tartares. Tiens, si je n'y allais pas, j'aurais quelque chose qui me pèserait sur le cœur. Quand on a le bonheur de rencontrer des frères, il faut bien leur être utile ; n'est-ce pas, Messieurs, que nous sommes tous frères ? Voyez-vous, nous deux, — et il montrait son jeune partner, — nous deux nous sommes commis dans la même boutique ; nous sommes accoutumés à traiter les affaires des Tartares. Oh ! c'est bien avantageux dans cette misérable Ville-Bleue, d'avoir des gens de confiance !

A voir ces deux personnages avec toutes leurs manifestations d'un inépuisable dévouement, on les eût pris pour des amis de vieille date. Mais malheureusement pour eux, nous étions un peu au fait de la tactique chinoise, et nous n'avions pas dans le tempérament toute la bonhomie et toute la crédulité des Tartares. Nous demeurâmes donc convaincus que nous avions affaire à deux industriels, qui se préparaient à exploiter l'argent dont ils nous croyaient chargés.

A force de regarder de tous côtés, nous aperçûmes une

enseigne, où était écrit en gros caractères chinois : *Hôtel des trois perfections, loge les hôtes passagers à cheval ou à chameau, se charge de toute sorte d'affaires, sans jamais en compromettre le succès.* Nous nous dirigeâmes immédiatement vers le grand portail ; nos deux estafiers avaient beau nous protester que ce n'était pas là, nous entrâmes ; et après avoir fait passer la caravane par une longue avenue, nous nous trouvâmes dans la grande cour carrée de l'auberge. A la vue de la petite calotte bleue dont étaient coiffés les gens qui circulaient dans la cour, nous connûmes que nous étions dans une hôtellerie turque.

Cela ne faisait pas le compte des deux Chinois ; cependant ils nous avaient suivis, et sans trop se déconcerter, ils continuèrent à jouer leur rôle. — Où sont les gens de l'auberge, criaient-ils avec affectation ; voyons, qu'on ouvre une chambre grande, une chambre belle, une chambre propre. Leurs Excellences sont arrivées ; il leur faut un appartement convenable. — Un chef de l'hôtellerie se présente, tenant à ses dents une clef, d'une main un balai, et de l'autre un plat pour arroser. Nos deux protecteurs s'emparent à l'instant de tout cela. Laissez-nous faire, disent-ils ; c'est nous qui voulons servir nos illustres amis ; vous autres gens de l'auberge, vous ne faites les choses qu'à moitié, vous ne travaillez que pour l'argent... Et les voilà aussitôt arrosant, balayant, frottant dans la chambre qu'ils viennent d'ouvrir. Quand tout fut prêt, nous allâmes nous asseoir sur le *Kang* ; pour eux ils voulurent, par respect, rester accroupis par terre. Au moment où on servait le thé, un jeune homme proprement habillé et d'une tour-

nure élégante entra dans notre chambre ; il tenait à la main les quatre coins d'un mouchoir de soie dont nous ne pûmes apercevoir le contenu. — Seigneurs Lamas, nous dit le vieux roué, ce jeune homme est le fils du chef de notre maison de commerce ; notre maître vous a vus arriver, et il s'est empressé d'envoyer son fils vous demander si vous aviez fait en paix votre route. — Le jeune homme posa alors sur une petite table qui était devant nous son mouchoir de soie ; voici quelques gâteaux pour boire le thé, nous dit-il ; à la maison, mon père a donné ordre de vous préparer le riz. Quand vous aurez bu le thé, vous voudrez bien venir prendre un modique et mauvais repas dans notre vieille et pauvre habitation. — A quoi bon dépenser ainsi votre cœur à cause de nous ? — Oh ! voyez nos figures, s'écrièrent-ils tous à la fois, les paroles que vous prononcez les couvrent de rougeur... L'aubergiste coupa court, en portant le thé, à toutes ces fastidieuses formules de la politesse chinoise.

Pauvres Tartares, nous disions-nous, comme ils doivent être victorieusement exploités, quand ils ont le malheur de tomber en de pareilles mains ! Ces paroles, que nous prononçâmes en français, excitèrent grandement la surprise de nos trois industriels. — Quel est l'illustre royaume de la Tartarie que vos Excellences habitent, nous demanda l'un d'eux ? — Notre pauvre famille n'est pas dans la Tartarie ; nous ne sommes pas Tartares. — Ah ! vous n'êtes pas Tartares... Nous le savions bien ; les Tartares n'ont pas un air si majestueux ; leur personne ne respire pas cette grandeur. Pourrait-on vous interroger sur votre noble patrie ? —

Nous sommes de l'Occident ; notre pays est très-loin d'ici. — Ah ! c'est bien cela, fit le vieux, vous êtes de l'Occident ; je le savais bien, moi... Ces jeunes gens comprennent très-peu de chose ; ils ne savent pas regarder les physionomies... Ah ! vous êtes de l'Occident ! mais je connais beaucoup votre pays ; j'y ai fait plus d'un voyage. — Nous sommes charmés que tu connaisses notre pays. Sans doute tu dois comprendre notre langue. — Votre langue ? je ne puis pas dire que je la sais complètement, mais sur dix mots j'en comprends bien toujours trois ou quatre. Pour parler, cela souffre quelque difficulté ; mais peu importe, vous autres vous savez le chinois et le tartare, c'est bien. Oh ! les gens de votre pays sont des personnages de grande capacité... J'ai toujours été très-lié avec vos compatriotes ; je suis accoutumé à traiter leurs affaires. Quand ils viennent à la Ville-Bleue, c'est toujours moi qui suis chargé de faire leurs achats.

Les intentions de ces amis de nos compatriotes n'étaient pas douteuses, leur grande envie de traiter nos affaires était pour nous une forte raison de nous débarrasser de leurs offres. Quand nous eûmes fini le thé, ils nous firent une grande révérence, et nous invitèrent à aller dîner chez eux. — Messieurs, le riz est préparé, le chef de notre maison de commerce vous attend. — Écoutez, répondîmes-nous gravement, disons quelques paroles pleines de raison. Vous vous êtes donné la peine de nous conduire dans une auberge, c'est bien, c'est votre bon cœur qui a fait cela ; ici vous nous avez rendu beaucoup de services, vous avez arrangé et disposé ceci et cela, votre maître nous a envoyé des pâtisseries ; évi-

demment vous êtes tous doués d'un cœur dont la bonté est inépuisable. S'il n'en était pas ainsi, pourquoi auriez-vous tant fait pour nous, qui sommes des étrangers ? Maintenant vous nous invitez à aller dîner chez vous ;... cela est bien de votre part, mais il est bien aussi de la nôtre de ne pas accepter. Aller ainsi dîner chez le monde, sans être lié par de longs rapports, cela n'est pas conforme aux rites de la nation chinoise, cela est également opposé aux mœurs de l'Occident... Ces paroles, prononcées avec gravité, désillusionnèrent complètement nos industriels. — Si pour le moment nous n'allons pas dans votre boutique, ajoutâmes-nous, veuillez nous excuser auprès de votre maître ; remerciez-le des attentions qu'il a eues pour nous. Avant de partir, peut-être nous aurons quelques achats à faire, et alors ce sera pour nous une occasion d'aller vous rendre visite. Maintenant nous allons prendre notre repas au restaurant turc qui est ici tout près. — C'est bien, dirent-ils d'un accent un peu dépité, c'est bien ; ce restaurant est excellent... A ces mots, nous nous levâmes et nous sortîmes tous ensemble ; nous, pour aller dîner en ville, eux pour aller rendre compte au chef de leur boutique de la pitoyable issue de leur intrigue ; nous, riant beaucoup de leur désappointement, eux fort contristés d'avoir si mal réussi dans leur manège.

Il n'est rien d'inique et de révoltant comme le trafic qui se fait entre les Chinois et les Tartares. Quand les Mongols, hommes simples et ingénus, s'il en fut jamais, arrivent dans une ville de commerce, ils sont aussitôt entourés par des Chinois qui les entraînent comme de force chez eux. On leur prépare aussitôt du thé, on dé-

telle leurs animaux, on leur rend mille petits services, on les caresse, on les flatte, on les magnétise en quelque sorte. Les Mongols, qui n'ont pas de duplicité dans le caractère, et qui n'en soupçonnent pas dans les autres, finissent bientôt par être émus et attendris de tous ces bons procédés. Ils prennent au sérieux toutes les paroles de dévouement et de fraternité qu'on leur débite, et se persuadent enfin qu'ils ont eu le bonheur de rencontrer des gens de confiance. Convaincus d'ailleurs de leur peu d'habileté pour les affaires commerciales, ils sont enchantés de trouver des frères, des *Ahatou*, comme ils disent, qui veulent bien se charger de vendre et d'acheter à leur place; un bon dîner gratis, qu'on leur sert dans l'arrière-boutique finit toujours par les persuader du dévouement de la clique chinoise. Si ces gens-là étaient intéressés, se dit le Tartare avec ingénuité, s'ils voulaient me voler, ils ne me donneraient pas un si bon dîner gratis, ils ne feraient pas de si grandes dépenses pour moi.

C'est ordinairement pendant ce premier dîner, que les Chinois mettent en jeu tout ce que leur caractère renferme de méchanceté et de fourberie. Une fois qu'ils se sont emparés de ce pauvre Tartare, ils ne le lâchent plus; ils lui servent de l'eau-de-vie avec profusion, ils lui en font boire jusqu'à l'ivresse. Ils le gardent ainsi trois ou quatre jours dans leur maison, ne le perdent jamais de vue, le faisant fumer, boire et manger, pendant que les commis de la boutique vendent, comme ils l'entendent, ses animaux, et lui achètent les objets dont il peut avoir besoin; ordinairement, ils lui font payer les marchandises au prix double, et quelquefois triple

de la valeur courante. Malgré cela ils ont toujours le talent infernal de persuader à ce malheureux, qu'on lui fait un commerce très-avantageux. Aussi, quand il s'en retourne dans sa Terre des Herbes, il est plein d'enthousiasme pour l'incroyable générosité des *Kitat* qui ont bien voulu traiter ses affaires, et il se promet bien de revenir encore à la même boutique, lorsque, à l'avenir, il aura quelque chose à vendre ou à acheter.

Les commerçants chinois de la Ville-Bleue ne nous avaient invités à dîner chez eux, que dans l'espoir de nous traiter à la tartare. Ils avaient compté s'emparer des cordons de notre bourse; mais en définitive ils ne gagnèrent que des railleries de ceux qui eurent connaissance de toutes leurs tentatives, et du peu de succès qu'elles avaient eu.

Le lendemain de notre arrivée à *Kou-Kou-Khoton*, nous nous mîmes en mouvement pour acheter quelques habits d'hiver. Le froid commençant à se faire vivement sentir, il n'eût pas été prudent de s'aventurer dans le désert, sans habillement fourré. Afin de pouvoir faire nos petits achats avec plus de facilité, nous allâmes d'abord vendre quelques onces d'argent. On sait que le système monétaire des Chinois se compose uniquement de petites pièces en cuivre, rondes, de la grosseur d'un demi-sou, et percées au centre d'un petit trou carré qui sert à les enfiler à une corde, et à faciliter ainsi leur transport. Cette monnaie est la seule qui ait cours dans l'Empire; les Chinois l'appellent *tsien*, les Tartares *dehos*, et les Européens lui ont donné le nom de *sapèque*. L'or et l'argent ne sont pas monnayés; on les coule en lingots plus ou moins gros, puis on les livre à la circu-

lation. L'or en sable et en feuilles a également cours dans le commerce ; les maisons de banque qui achètent l'or et l'argent, en payent le prix en sapèques ou en billets de banque, qui représentent une valeur d'une somme de sapèques. Une once d'argent se vend ordinairement de dix-sept à dix-huit cents sapèques ; cela varie d'après la rareté ou l'abondance de l'argent qui est en circulation dans le pays.

Les changeurs ont une double manière de gagner dans leur commerce : s'ils donnent de l'argent un prix convenable, ils trompent sur le poids ; si leur balance et leur façon de peser sont conformes à la justice, ils diminuent pour lors le prix de l'argent. Mais, quand ils ont affaire avec les Tartares, ils n'usent ordinairement ni de l'une ni de l'autre de ces deux manières de frauder ; au contraire, ils pèsent l'argent avec scrupule, et tâchent même de trouver un peu plus que le poids réel, puis ils le payent au-dessus du prix courant ; ils usent de ces moyens pour tromper plus efficacement les Tartares. Ils ont l'air de perdre au change, et ils y perdraient réellement, à ne considérer que le poids et la valeur de l'argent ; mais c'est sur le calcul qu'ils prennent leur revanche. En réduisant l'argent en sapèques, ils commettent des erreurs volontaires ; les Tartares, qui ne savent calculer que sur les grains de leur chapelet, étant incapables de découvrir la fourberie, sont obligés de prendre les comptes tels qu'on les leur fait. Ils sont toujours très-satisfaits de la vente de leur argent, parce qu'on le leur a bien pesé, et qu'ils en ont obtenu un prix avantageux.

Dans la maison de change de la Ville-Bleue où nous allâmes vendre notre argent, les changeurs chinois vou-

lurent, selon leur habitude, user de cette dernière méthode, mais ils en furent dupes. Le poids qu'assignait leur balance était très-exact, et le prix qu'ils nous offraient était un peu au-dessus du cours ordinaire ; le marché fut donc conclu. Le chef de la banque prit le *souan-pan*, tablette à calcul dont se servent les Chinois, et après avoir compté avec une attention affectée, il nous annonça le résultat de son opération. — Ceci est une maison de change, dites-nous ; vous autres vous êtes les acheteurs, nous autres les vendeurs ; vous avez fait votre calcul, nous allons donc faire le nôtre ; donnez-nous un pinceau et un morceau de papier. — Rien de plus juste ; vos paroles viennent de prononcer la loi fondamentale du commerce : et ils nous présentèrent leur écritoire avec empressement. Nous saisîmes un pinceau, et après une courte opération nous trouvâmes une différence de mille sapèques. — Intendant de la banque, ton *souan-pan* s'est trompé de mille sapèques. — Impossible ! est-ce que tout d'un coup j'aurais oublié mon *souan-pan* ? voyons que je recommence... Il se mit à faire jouer de nouveau les boulettes de sa mécanique à calcul, pendant que les personnes qui étaient dans la boutique se regardaient avec étonnement. Quand il eut fini... C'est bien cela, dit-il, je ne m'étais pas trompé ; et il fit passer la mécanique à un compère qui était à côté de lui ; celui-ci vérifia le calcul, et leurs opérations furent identiques. — Vous voyez bien, dit le chef de la maison de change, il n'y a pas d'erreur. Comment donc se peut-il faire que cela ne s'accorde pas avec ce que vous avez écrit ? — Peu importe de savoir pourquoi ton calcul ne s'accorde pas avec le nôtre ; ce qu'il y a de certain, c'est

que ton calcul dit faux, et que le nôtre dit vrai. Tiens, tu vois ces petits caractères que nous avons tracés sur le papier, c'est bien autre chose que ton *souan-pan* ; ceci ne peut pas se tromper. Quand tous les calculateurs du monde feraient cette opération, quand on y travaillerait la vie entière, on ne trouverait jamais autre chose que ceci ; on trouverait toujours qu'il nous manque encore mille sapèques.

Les gens de la boutique étaient très-embarrassés ; ils commençaient déjà à rougir, lorsqu'un étranger, qui comprit que l'affaire prenait une fâcheuse tournure, se posa comme arbitre. Je vais vous compter cela, dit-il. Il prit le *souan-pan*, et son calcul s'accorda avec le nôtre. L'intendant de la banque nous fit alors une révérence profonde. — Seigneurs Lamas, nous dit-il, vos mathématiques valent mieux que les miennes. — Non, ce n'est pas cela ; ton *souan-pan* est excellent ; mais où a-t-on jamais vu un calculateur qui ne commette jamais d'erreur ? Toi, tu peux te tromper une fois ; mais nous autres gens malhabiles nous nous trompons dix mille fois. Aujourd'hui, si nous avons rencontré juste, c'est un bonheur... Ces paroles, en pareille circonstance, étaient rigoureusement exigées par la politesse chinoise. Quand quelqu'un s'est compromis, on doit éviter de le faire rougir, ou, en style chinois, de lui enlever la face.

Après que nos paroles eurent mis à couvert toutes les figures, chacun se jeta avec empressement sur le morceau de papier où nous avions dessiné quelques chiffres arabes. Voilà qui est un fameux *souan-pan*, se disaient-ils les uns aux autres ; c'est simple, sûr et expéditif. —

Seigneurs Lamas, que signifient ces caractères ? Qu'est-ce que c'est que ce *souan-pan* ? — Ce *souan-pan* est infailible, ces caractères sont ceux dont se servent les Mandarins de la littérature céleste pour calculer les éclipses et le cours des saisons (1)... Après une courte dissertation sur le mérite des chiffres arabes, on nous compta très-exactement nos sapèques, et nous nous quitâmes bons amis.

Les Chinois sont quelquefois victimes de leur propre fourberie, et on a vu même des Tartares les faire tomber dans leurs pièges. Un jour, un Mongol se présenta dans une maison de change, avec un *youen-pao* empaqueté et ficelé avec soin : on appelle *youen-pao* un lingot d'argent du poids de trois livres ; — on sait qu'en Chine la livre est de seize onces ; — les trois livres ne sont jamais rigoureusement exactes ; il y a toujours quatre ou cinq onces en sus, et les lingots atteignent ordinairement le poids de cinquante-deux onces. A peine le Tartare eut-il fait voir son *youen-pao*, la première pensée du commis de la boutique fut de le frauder de quelques onces. Après avoir pesé le lingot, il le trouva juste du poids de cinquante onces. — Mon lingot a cinquante-deux onces, dit le Tartare, je l'ai pesé chez moi. — Vos balances tartares sont bonnes tout au plus pour peser des quartiers de mouton, mais elles ne valent rien pour peser de l'argent. Après quelques difficultés de part et d'autre, le marché fut enfin conclu, et le *youen-pao*, livré pour le poids de cinquante onces. Le Tartare reçut, selon l'usage de l'agent de change, un certificat attes-

(1) Les PP. Jésuites introduisirent à l'observatoire de Péking l'usage des chiffres arabes.

tant le poids et la valeur de l'argent ; puis il s'en retourna dans sa tente avec une bonne provision de sapèques et de billets de banque.

Le soir, l'intendant de caisse de la maison de change demanda compte aux commis des affaires qu'ils avaient traitées pendant la journée. Moi, dit l'un, j'ai acheté un *youen-pao* ; j'ai gagné deux onces dessus... ; et il courut à la caisse chercher le *youen-pao* dont il avait fait emplette. Le chef de la maison, après avoir tourné et retourné ce lingot, fit la grimace. — Quel *youen-pao* as-tu acheté ? Cette matière sera tout ce que tu voudras, mais assurément ce n'est pas de l'argent. — Bientôt le *youen-pao* passe entre les mains de tous les commis, et chacun déclare qu'il est faux. — Je connais le Tartare qui m'a vendu ce *youen-pao*, dit l'acheteur ; il n'y a qu'à le dénoncer au tribunal.

L'accusation fut portée, et les satellites se mirent aussitôt en route pour se saisir du faux monnayeur. L'affaire était capitale, et il ne s'agissait de rien moins que de la peine de mort : le corps du délit était constant ; le *youen-pao* avait été examiné avec soin, il était réellement faux ; chacun savait aussi que le Tartare l'avait vendu ; mais celui-ci soutenait toujours effrontément qu'il n'était pas coupable de ce crime. Le tout petit, fit le Tartare, demande humblement qu'il lui soit permis de prononcer une parole pour sa défense. — Parle, dit le Mandarin, mais sois bien attentif à ne dire que des paroles conformes à la vérité. — Il est vrai ; ces jours-ci, j'ai vendu un *youen-pao* à la maison de change ; mais il était de pur argent... Je ne suis qu'un Tartare, un homme simple, et c'est pour cela qu'on a substitué dans la boutique,

après mon départ, un lingot faux au véritable que j'ai donné... Je ne sais pas dire beaucoup de paroles, mais je prie celui qui est mon père et mère de vouloir bien ordonner qu'on pèse ce faux *youen-pao*. — L'ordre fut aussitôt donné, et le *youen-pao* fut trouvé avoir le poids de cinquante-deux onces... Le Tartare, passant alors sa main dans une de ses boîtes, en retira un petit paquet ; et après avoir déroulé plusieurs enveloppes de chiffons, il montra un papier au Mandarin. — Voici, dit-il, un billet que j'ai reçu à la boutique, et qui atteste la valeur et le poids de mon *youen-pao*. — Qu'on m'apporte ce billet, s'écria le Mandarin... Quand il l'eut parcouru des yeux, il ajouta avec un sourire plein de malice : D'après le témoignage même du commis qui a écrit ce billet, cet homme mongol a vendu un *youen-pao* pesant cinquante onces... Ce lingot de faux argent est du poids de cinquante-deux onces... Où est la vérité ? où sont les faux monnayeurs?... La réponse à ces questions n'était une difficulté pour personne : chacun savait, le Mandarin savait très-bien lui-même, que le Tartare avait en effet vendu un *youen-pao* faux, et que la différence du poids ne provenait que de la fraude du commis. N'importe, en cette circonstance, le magistrat chinois voulut rester dans la légalité ; et, contrairement à la justice, rendit son jugement en faveur du Tartare mongol. Les gens de la maison de change furent roués de coups ; et ils eussent été mis à mort comme faux monnayeurs, si, à force d'argent, ils n'eussent apaisé la colère du Mandarin, et arrêté la rigueur des lois.

Ce n'est que dans quelques circonstances rares et extraordinaires, que les Mongols parviennent à avoir le dessus sur les Chinois. Dans le cours habituel des choses,